

Nous !

Autor(en): **X.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **64 (1926)**

Heft 16

PDF erstellt am: **23.03.2021**

Persistenter Link: <http://doi.org/10.5169/seals-220225>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAÎSSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
PRE-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

L'Agence de publicité : **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

IL Y A CENT ANS

Dépôt de commissions.

Le dépôt des commissions pour Mme de Montolieu, Mr. et Mme Debrusaz, demeurant à Vennes, est chez Mockly, cordonnier, maison De Crousaz, No 38, rue de Bourg.

Pour la famille Crousaz de Prélaz, chez Mr Clavel, marchand épicer. No 6, descente de St-François.

M. G. H. de Seigneux, établi avec sa famille à sa campagne de Cour, son bureau d'adresse en ville est chez M. Rossat, maître sellier, rue du Grand-Chêne.

Concert de bénéfice.

La Direction de la Société de Musique de Lausanne, empressée de donner à son chef d'orchestre, M. Beutler, un témoignage public de sa satisfaction pour l'activité, le zèle et le talent avec lesquels il a rempli ses engagements, pendant cet hiver, a fixé son concert au 21 avril. La susdite Direction, aidée par tous les membres effectifs et honoraires de la Société, a l'assurance que le choix des morceaux qui composeront ce concert et la manière dont ils seront exécutés, mériteront le suffrage d'un nombreux auditoire. On peut se procurer les billets d'avance chez M. F. Hoffmann, marchand de musique, rue de Bourg, et le soir même à l'entrée de la salle.

Concert en faveur des Grecs.

La Société de musique de Lausanne, heureuse de pouvoir coopérer au mouvement de charité qui se manifeste dans tous les cœurs pour secourir nos coreligionnaires de la Grèce, donnera un concert dans la salle du Casino, dont le produit sera remis au comité philhellénique de cette ville. La Direction de la susdite Société ne doute pas que tous ses membres actifs et les artistes qui en font partie ne s'empressent de répondre à l'appel qu'elle leur adresse, en les informant que la répétition générale aura lieu le mercredi 3 mai, à 5 h. précises, et le concert, le vendredi 5 courant. Le prix des billets est de 15 batz. On pourra s'en procurer au magasin de M. Hoffmann, rue de Bourg, à celui de M. Corbaz, à la Cité, et à l'entrée de la salle, le jour du concert.

G. H. de Seigneux, Président de la Société de Musique de Lausanne.

La campagne de Madame de Montolieu.

A vendre ou à louer la campagne de Madame de Montolieu à Bussigny, meublée ou non meublée ; la maison presque neuve consiste en deux étages comprenant neuf chambres de maîtres, deux de domestiques, grand galetas, belle cave meublée, très fraîche, de l'eau permanente, dépendances diverses, un jardin à fleurs, un jardin potager, bien garni d'arbres fruitiers, y compris une belle pêcherie. S'adresser, pour de plus amples informations, à Mme de Crousaz-Meyn, No 38, en Bourg.

Un escarpin.

Une paire d'escarpins ayant été changée par mégarde, il y a environ six semaines, on invite la personne que cela regarde de réclamer le soulier qui lui manque en rendant l'autre, chez M. Bujard, maître de musique, No 17, montée à la Palud.

La campagne de Beausite.

A louer, pour le 1er juin prochain, la campagne de Beausite près Lausanne ; la maison est

meublée, telle que l'avait le célèbre M. Kemble ; il y a remise, écurie ; outre les jardins, on cédera une petite vigne attenante. S'adresser pour voir l'habitation à Jean Nègre, montée de St-Laurent.

Voitures pour l'étranger

Dans le courant du mois et durant la belle saison, il partira de bonnes voitures pour les endroits ci-après, la première, Hambourg, Lubeck et Travemunde, la seconde pour Leipsic, Dresde, Berlin et Breslau en Silésie ; la troisième, pour Francfort et la Hollande ; la quatrième, pour Munich et Vienne en Autriche ; la cinquième pour Milan et l'Italie et la sixième pour Calais et Londres ; dans chacune il y aura des places à donner. S'adresser à Gabriel Delavaux, maître voiturier, rue d'Etraz, Lausanne, qui continue à faire partir deux fois par mois des voitures pour Paris.



LE REBUZE

NO sein pliant à fond dein lo mât d'avri. Lo sêlao riguene. Lè z'ozî frequeintant dein ti lè càro dâi bosson. On lè z'out que dè dîant :

— Ma pindzouna, se te savâi quemet tè trovo galèza voua !

— Lo dis-to à de bon, pindzon ?

— Oi !

— Eh bin ! vin mè bailli lo bré. No zâodrein écrire noutrè z'annonce.

— Prend lo bet de mon âla, ma pindzouna. Omète t'î on ozi de sorta. Te t'è fâ pas rongni lè plionne su la fita, po t'è fère eimbransi su lo cotson quemet dâi femalle que cougnâisso.

L'è galé de lè z'ôûre et sè redzoiant tot plliein, tandu que tot verdeye et que lè z'âbro sè dépâtsant de flliori po que lè z'ozî pouéssant couilli dâi flliao po la noce.

L'è biau lo mât d'avri.

Et, tot parâi, tsouyi-vo. Là cramena et lè revolin n'ant pas veri la rita du bin grand teimps. On lè crâi via et tot d'on coup vo retsaint dessus. Vo cougnâte prâo lè diton dâi z'autro iâdzo :

Lâi a pas de biau mât d'avri

Que ne fasse nèvâ su son tsapi.

Et stisse :

Se t'a on teson pourri

Garde-lo po lo mât d'avri.

Et stisse oncora :

S'avri eintre quemet on agnî

S'ein retorne quemet on tsin einradzî.

Et la mère-grand, que l'étâi n'a dzein d'êcheint, avâi cotouma de dere :

Ein avri

Ne doûte pas on fi.

L'è dinse qu'avri no fâ, lâi faut sè accotoumâ. D'âilleu dein cli mât, faut dâo pou teimps. Quemet desâi l'assesseu :

*Avri a treinta dzo ; s'ein plliovessâi treint'ion
Cein ne farâi dâo mau à mion.
Jamé plliodze âo tsauteimps
Ne passe po on croûio teimps.*

Faut dan s'atteindre à dâi rebuze.

Lâi a la rebuza âo coucou, cliaque de l'épena naïre et pu la rebuza tot cou.

Se lâi avâi rein que lè rebuze dâi saison, l'afère l'âodrai onco pas pi tant mau. Mâ lâi a lè z'autrè, sein âobliia la rebuza à Guegnemidzo.

Clli Guegnemidzo avâi maryâ la Luise à Coucon que l'étâi pouta quemet on cauchonnemeint que l'a faliu payi. L'è li que portâve lè tsausse et que tegnâi lo mando de l'écourdjâ. Et pu que savâi lo fère fronna ! Guegnemidzo n'avâi rein à ronâ qu'à sè laissi fère. Guegnemidzo, quand bin ie quequelhive, lâi avâi tot parâi dâi coup que sa fenna l'amâve bin. Vo sède, lè fenne l'ant dâi brêlâire.

Vaitcè qu'onna demeindze pè vè onj'hâore, à la vi que lè dzein saillivant dâo pridzo et que passâvant vè la carrâie à Guegnemidzo, l'ant vu fusâ pè la porta de la cousena on coo que l'étâi tsmâ du dedein, que se tegnâi lo davau la rita avoué lè duve man et que fasâi dâi pas bin pllie grand que l'arâivoliu. On boulet d'artilleri, vo dio. L'étâi mon Guegnemidzo, que sa fenna lâi baillive la bourlaie. L'avâi accouilli fro avoué son pi et sè duve man et s'étâi èter su la tserrière.

— Eh ! Guegnemidzo ! que lâi fâ on vesin, te soo bin rido ?

— O...o...o...oi ! so repond Guegnemidzo, pace que tsi... tsi... no, lâi a la rebuza.

Marc à Louis

Le chou. — Un instituteur un peu pédant — il en est encore quelques-uns — interrogeait un de ses élèves :

Le maître. — Quand je coupe un chou en deux parties, qu'est-ce que ça me donne ?

L'élève. — Deux moitiés de chou.

Le maître. — Et si je coupe en deux chacune de ces moitiés ?

L'élève. — Quatre quarts de chou.

Et le maître continue ses questions :

— Et si je le coupe en quinze ? demande-t-il, enfin.

Alors, l'élève, impatient, répond un peu vivement :

— Oh ! bien, m'sieur, ça donne de la choucroute !

NOUS !

NES Vaudois ont célébré mercredi, oh ! bien calmement et de façon très modeste, trop même, le cent-vingt-troisième anniversaire de l'entrée de leur canton dans la Confédération suisse. C'était le 14 avril 1803, date de la première réunion du Grand Conseil.

Que de chemin parcouru dès lors ; que de projets réalisés. On ne peut, certes, pas dire que les Vaudois ont perdu leur temps. En dépit de la fausse réputation qu'on leur a faite de n'être jamais pressés, ils ont bien travaillé et ont fait de bon ouvrage. Ils peuvent prendre rang avec les autres cantons et ne sont pas au second.

Oh ! nous vous voyons sourire. Vous pensez au mot fameux : « Il n'y en a point comme nous ! » Vous êtes bien tous les mêmes. « Il n'y en a point comme nous ! » Il n'y en a point comme nous ! Si nous le disons, nous ne le pensons pas. Nous connaissons parfaitement nos petites faiblesses et cherchons à nous en corriger. Que voulez-vous de mieux ? On n'est pas Vaudois pour des prunes.

On nous reproche aussi d'aimer trop à mettre le nez dans le verre. Est-ce notre faute si le sort nous a fait naître sur un sol favorisé, qui produit des crus dont la séduction est irrésistible ? Que voulez-vous donc qu'on en fasse de tout ce vin ? Il faut bien le boire. On ne peut pourtant pas le verser dans le lac ! Il nous met parfois l'esprit un peu à l'envers, soit. Mais il ne nous rend point méchants, du moins ceux qui n'ont pas déjà mauvaise tête. On s'excite, on élève un peu la voix, on s'agite, mais c'est tout. Le lendemain, « mal aux cheveux » à part, on n'y voit plus trace. Et ce qu'il y a de bon, on oublie.

Dans cette petite patrie vaudoise, qui est comme une gracieuse maquette de la grande, nous avons tout : les Alpes, le Jura, des lacs, des rivières, la plaine, le plateau, la vigne, le blé, le foin, les forêts ; il ne nous manque que les oranges. On ne peut pas tout avoir. Et puis, nous avons encore le milieu du Monde ; demandez plutôt à ceux de Pompaples. Enfin, quoi, nous sommes comme de vrais coqs en pâte. Dommage que nous ne sachions pas toujours le reconnaître et qu'il y en ait parmi nous qui croient qu'il fait meilleur vivre ailleurs qu'ici. Que leur faut-il donc, à ceux-là ?

Excusez, nous avons un peu beaucoup parlé de nous et de nos qualités. C'est le 14 avril ! Quant à nos défauts, c'est votre affaire. Allez-y !

X.

DESCENDS, NEIGE JOLIE !

*Les cerisiers en fleurs
Jonchent, au long des routes,
Le sol, d'une pâleur
De flocons en déroute !
Sur l'herbe qui verdoie,
Attirent les regards
Dans la campagne en joie !
Descends, neige jolie !
Tombe ainsi que des pleurs !
Descends, neige jolie,
Avec mélancolie
Des cerisiers en fleurs !...*

*Les cerisiers en fleurs,
Dans leurs rameaux abritent
Des oiseaux enjôleurs
Que le printemps agite !
On les entend chanter,
Joyeux, entre les branches,
Et l'on voit voler
Partout corolles blanches !...
Descends, neige jolie !
Tombe ainsi que des pleurs !
Descends, neige jolie,
Avec mélancolie
Des cerisiers en fleurs !...*

*Les cerisiers en fleurs
Vont changer de parure
Et grâce à la chaleur
Prendre bonne tournure !
Des rameaux reverdis,
On voit sortir en masse
Petits fruits arrondis,
Qui dans l'air se prélassent !
Descends, neige jolie !
Tombe ainsi que des pleurs !
Descends, neige jolie,
Avec mélancolie
Des cerisiers en fleurs !...*

Louise Chatelan-Roulet.

LES PETITES FILLES

AVEZ-VOUS déjà remarqué comme c'est joli une petite fille ?... J'entends une petite fille douce et bien élevée, qui obéit à sa maman et de temps en temps apporte un bouquet à la maîtresse. Ces petites filles-là aiment à être toujours propres. Il faut voir comme elles se lavent bien les mains et aussi les poignets. Elles ne font pas comme les garçons, qui se mouillent et se frottent un peu au linge, et elles n'essuient pas non plus, comme les garçons, leur plume dans leurs cheveux. Elles aiment tout ce qui est joli, tout ce qui est doux et mignon. Elles adorent ce qui est poétique...

Le régent leur fait faire une composition : Le printemps, et aussitôt elles écrivent : « Le printemps est la plus belle saison. Il vient tout de suite après le rude hiver. Les violettes, les roses et les primevères fleurissent, les oiseaux chantent dans les pommiers en fleurs. La brise est douce et le soleil brille dans un ciel d'azur. Quand vient la nuit, la lune brille et on entend le chant du rossignol... »

Mais pendant que les petites filles écrivent ce qui précède, les garçons mordillent leur porte-plume et péniblement alignent des phrases : « Au printemps, on n'a plus besoin de ferrer les chevaux à glace. Au printemps, on plante les pommiers de terre et les betteraves. Au printemps, les garçons vont se promener dans les champs. On trouve de la saleté et du barbotz, on en mange. On trouve aussi du bois qu'on appelle de la douce amère. On en mange aussi. Des fois, quand il y a un nid de bourdons, on y prend le miel pour le manger... »

Le régent, quand il corrige cette composition, à cet endroit, lève le nez d'un air stupéfait.

— Alors, dit-il, êtes-vous une bande d'affamés lâchés par la campagne ?...

Les petites filles ne parlent pas souvent de ce qu'elle mange, malgré qu'elles soient assez gourmandes. Quand elles vont à l'école, en donnant le bras à leur amie intime, elles parlent de choses beaucoup plus graves.

D'ailleurs, tout est grave pour les petites filles. Elles prennent tout au sérieux. Elles ne réussiraient jamais, comme certain philosophe, à faire une place à l'hypothèse où ce monde ne serait pas quelque chose de bien sérieux. Quand une dame leur dit bonjour avec un sourire, elles se mettent tout de suite à l'aimer, et si le régent les gronde, elles sont malheureuses. La couleur qui convient à leur teint leur donne beaucoup à penser, et, entre les pages de leur livre de lecture, elles gardent un petit morceau de l'étoffe de leur dernière robe. Elles ont, cependant, des préoccupations beaucoup plus nobles. Entr'autres, dans un petit coin de leur pupitre, elles gardent un album où chacune de leurs amies intimes copie une poésie et colle un souvenir. D'une écriture toute ronde et appliquée, elles écrivent :

*La rose la plus belle ne dure qu'un instant,
Mais l'amitié fidèle dure éternellement.*

Ou bien :

*L'amitié que je t'ai donnée
Repose dans mon cœur,
Comme une goutte de rosée,
Dans le calice d'une fleur...*

Ou encore :

*Dans ce monde où tout penche
Vers un centre meilleur,
La fleur est pour la branche
Et l'amie pour le cœur...*

Après quoi, elles appointissent un crayon et dessinent deux marguerites et une graminée qui se penche gracieusement. Puis elles signent : « Ton amie intime qui t'aimera toujours... » Il y en a dix, quinze, dans le même album, toute la classe, sans compter la cousine de Lausanne et celle de Chigny !...

Elles croient, les petites filles, qu'aimer est tout ce qu'il y a de plus simple... Il y a assez d'autres choses difficiles : la règle de trois, par exemple, les remplit de trouble et d'angoisse, mais aimer, cela va tout seul... D'ailleurs, elles croient à tous les beaux sentiments, à tout ce qui est noble et grand. Elles croient même à la justice. Mais un jour, un garçon à qui elles n'ont jamais crié des noms, ni tiré la langue, avec un air méchant leur donne un croc en jambe pour les faire tomber, et leur amie intime, celle qui écrivait dans l'album : L'amitié que je t'ai donnée... les dénonce à la maîtresse pour une peccadille. Alors, ce n'est plus la même chose.

J.-L. Duplan.

Enseigne. — Chez un marchand de gibier on peut lire l'enseigne suivante :

A L'HEUREUX CHASSEUR
Confiance — Discretion.

CONVERSATION TÉLÉPHONIQUE

UNE conversation téléphonique est une des plus remarquables curiosités à laquelle on assiste, assis auprès d'un des interlocuteurs, sans y prendre part. Hier, j'étais en train d'écrire un article profond sur un sujet de philosophie sublime, tandis qu'une conversation par téléphone avait lieu dans la même salle. Il n'y a rien qui vous excite au travail comme un dialogue semblable dont on n'entend que la moitié. Venons au fait : une personne de la maison arriva dans la salle où je me trouvais et me demanda de la mettre en communication avec Mme Bagley, en ville. J'ai souvent remarqué que les femmes appréhendent de demander la communication. Je fis manœuvrer la sonnerie d'appel.

Alors, j'entendis un crr... crr... crr... puis comme un horrible grincement de dents, et enfin une voix flûtée de femme.

— C'est à moi que vous voulez parler ?

Au lieu de répondre, je tendis le récepteur à la personne en question, et j'allai m'asseoir.

Alors commença pour mon amusement la plus bizarre des choses bizarres, une conversation dont on n'entend que les répliques. Des questions et pas de réponses. Des pauses d'un silence mortel, suivies d'exclamations de surprise joyeuse, ou de tristesse, ou de consternation, dont on ignore le pourquoi. Ce qu'on entend n'a ni tête ni queue, puisque vous ne savez pas ce que dit l'autre personne. J'ai été favorisé de la suivante série de remarquables observations, toutes de la même bouche et toutes criées à tue-tête, car vous ne ferez jamais comprendre à une femme qu'il faut parler dans le téléphone distinctement, mais posément :

— Oui. Et comment cela est-il arrivé ? — ... — Qu'est-ce que vous dites ? — ... — Non. Non. Ce n'est pas ce que je veux dire. Je dis qu'il faut mettre pendant qu'il bout, ou juste au moment où il commence à bouillir. — ... — Quoi ? — ... — Je fais un point arrière renversé, et je couds sur la lisière. — ... — Oui. C'est possible. Mais il est préférable de le bâtir avec du coton croisé ou de la valenciennaise, ou quelque chose dans ce genre. Ça a beaucoup plus d'allure. — ... — Le *Deutéronome*, paragraphe 49 ; puis 64 à 97 inclus. C'est une lecture que nous devrions faire souvent. — ... — C'est la première nouvelle. — ... — J'en suis stupéfaite ! Seigneur Jésus ! — ... — Où allons-nous ! Et vous dites que c'était dans l'église ! — ... — Eh bien ! moi je serais morte d'humiliation. Comment s'en sont-elles sorties ? — ... — Je ne suis pas absolument sûre, parce que je n'ai pas l'air sous les yeux, mais quelque chose dans ce genre : la, la, la, la, la, la. Puis ça recommence. Vous saisissez ? — ... — Oui, c'est d'un effet surprenant, et d'une impression majestueuse, si vous réussissez bien l'andantino et le pianissimo. — ... — Oh ! sûrement. Des boules de gomme. Très mauvais, le sucre candi. D'ailleurs, il faut attendre qu'ils aient fait leurs dents. — ... — Comment ? — ... — Pas le moins du monde ! Vous pouvez continuer. Il est là en train d'écrire à son bureau. Cela ne le dérange nullement. — ... — Bon ! je ferai tout mon possible pour venir... Je voudrais bien qu'elle... — ... — Mais pas du tout ! J'adore causer au téléphone. Seulement, j'ai peur de vous retenir et que vous ayez quelque chose à faire. — ... — Des visites ? — ... — Non. Je n'y mets jamais de beurre. — ... — Oui. Excellent. Mais tous les livres de cuisine recommandent de n'en manger que dans la saison. — ... — Je trouve que c'est très cher. Je ne les ai jamais payées plus de 50 centimes la botte. — ... — Vous me quittez ? Vraiment ? Alors, au revoir... — Oui, au revoir. — ... — A 4 heures. C'est entendu. Je serai prête. Au revoir. — ... — Je vous remercie mille fois. Au revoir. — ... — Oh ! Pas du tout ! Tout ce qu'il y a de plus frais... Comment ?... Oh ! que je suis contente de ce que vous dites ! Au revoir !

Elle raccroche le téléphone.

— Mon Dieu ! comme j'ai le bras fatigué.

Quand un homme a fini de causer au téléphone, il dit une fois « Au revoir ! » et c'est fini. Ce n'est pas la même chose avec les femmes. Il faut leur rendre cette justice. Elles n'ont aucune brusquerie.

Mark Twain.